

Ce que je vois dans la rue, moi, femme SDF :

activités du groupe Nora et Kitchen 246

Misako ICHIMURA

J'habite actuellement dans un village de tentes dans un parc de Tokyo. C'est bientôt mon sixième hiver depuis que j'ai commencé à vivre ainsi. Dans le village, nous comptons aujourd'hui une quarantaine de tentes et, en m'incluant, il y a quatre femmes dont trois vivent seules et une vit avec son partenaire.

Dans le village, nous vivons de manière ingénieuse, sans utiliser beaucoup d'argent, en récupérant dans la rue des objets abandonnés que nous nous partageons. J'ai commencé à vivre ici car j'ai senti tout le potentiel de ce mode de vie qui est né et s'est développé de manière autonome, au beau milieu de notre société capitaliste. De plus, que l'on soit étranger ou handicapé, que l'on ne sache ni lire ni compter, et sans même être doué pour le rangement, il existe de façon latente dans le village une sagesse qui permet à ces traits constitutifs de la personnalité d'être préservés et de soutenir le développement individuel, et permet de vivre en se complétant les uns les autres. Certes, comme toutes sortes de personnes y vivent, les disputes sont inévitables. Tout en reconnaissant cet état de fait, on peut cependant dire qu'il y a au sein du village des relations qui ne posent pas de problèmes.

À l'époque où j'ai commencé à y habiter, le village de tentes comptait près de 300 personnes. Pourtant, et de manière inexpliquée, même en scrutant l'étendue de ce grand village, le regard n'y rencontrait aucune femme. J'ai vraiment voulu savoir comment vivaient les quelques autres femmes et c'est ainsi que j'ai organisé une *tea party* (salon de thé) mensuelle pour elles. Cela faisait trois mois que je vivais là-bas.

A l'époque, près de trente femmes vivaient dans le village de tentes. Parmi celles qui se sont rassemblées pour la *tea party*, certaines se rencontraient pour la première fois et elles étaient étonnées du grand nombre de femmes vivant dans le village. Chaque mois, nous échappions, même de façon provisoire, à la société masculine et nous nous amusions en faisant un beau tapage. Nous pouvions également parler des violences exercées par nos partenaires, du harcèlement sexuel sur le lieu de travail, du travail, de la nourriture, de vêtements ou de nos corps. Nous organisions les *tea party* à l'endroit du village où se rassemblait le plus de monde, sur la colline à côté de la fontaine. Nous avons ainsi pu montrer aux hommes qu'il y avait beaucoup de femmes.

Au bout d'un certain temps, pour faire disparaître le village de tentes, l'administration entama une politique d'offre d'appartements. Elle loua des appartements privés et y installa des personnes sans-abri pour un loyer mensuel de 3000 yens (environ 25 euros, *ndlt*) avec un bail d'une durée de 2 ans. Du fait des pressions de l'administration, 90% des résidents ont quittèrent leur tente. Et comme je vous l'ai dit tout à l'heure, il ne reste aujourd'hui plus qu'une quarantaine de tentes. Certains, après avoir vécu en appartement, sont revenus au village et presque tous disaient qu'ils n'avaient pas d'amis dans le voisinage, qu'ils s'ennuyaient, qu'ils étaient inquiets pour leur situation financière ou que vivre seuls les angoissait.

La pression de l'administration pour faire évacuer ceux vivant encore dans les tentes s'intensifia. J'ai alors pensé que j'aurai sans doute à quitter ma vie dans le village et que je serai obligée de vivre dans la rue. Dans la rue, il est difficile de s'assurer un endroit pour dormir, cuisiner et faire sa lessive ; on ne peut pas non plus entreposer ses affaires. C'est une vie complètement différente de celle sous une tente.

Je suis allée voir un de ces lieux de distribution de nourriture auxquels ont recours ceux qui vivent dans la rue. Parmi les 300 personnes qui faisaient la queue, il n'y avait que sept ou huit femmes.

Je leur ai dit : « allons manger le pain devant ma tente, je vous préparerai du thé. » Nous avons alors changé le nom des *tea party* en *panty party* (*salon des culottes, jeu de mots obtenu en liant le mot pain –pan- et le mot thé –tea –*). Aux *panty party* participaient non seulement des femmes, mais aussi des transsexuels et des travestis. Tous adoraient discuter de manière conviviale et joyeuse, et j'ai été surprise en apprenant qu'ils n'avaient pas souvent l'occasion de parler à quelqu'un.



Les *panty party* sont un moment joyeux. Parfois, il y a des gens qui nous rendent visite pour nous demander conseil. Par exemple, il y avait cette personne qui habitait dans un centre social, avec l'objectif de vivre ensuite en appartement, mais elle a dû quitter le centre à cause des brimades qu'elle y subissait. Il y a également cette personne qui a commencé à vivre en appartement mais, elle avait beau travailler, elle vivait dans une solitude insupportable et elle est revenue vivre au milieu des liens tissés entre sans-abri.

Les personnes vivant dans la rue font le tour des lieux de distribution de nourritures organisés un peu partout par les églises ou les associations de soutien, tels des nomades. Mais si elles tombent malades ou si le temps est mauvais, elles ne peuvent plus se déplacer. Pour manger, boire, ou pour se réfugier dans un lieu abrité, il faut alors de l'argent. Cependant, à la rue, le seul travail qui est offert est celui de journalier, réservé aux hommes en bonne santé, ou bien un travail à très haut risque.

C'est pourquoi j'ai créé Nora, une marque de serviettes hygiéniques en tissu fabriquées par des femmes sans-abri.

J'ai voulu fabriquer des serviettes en tissu car je voulais m'adresser aux femmes et renverser les préjugés selon lesquels les sans-abri sont sales ou ne savent rien faire. J'ai voulu également exprimer le fait, en utilisant le mot « Nora » pour notre marque, que nous ne sommes pas des rebus que l'on a jetés, mais affirmer de façon positive le fait que nous avons quitté notre domicile.

J'ai commencé à inviter à Nora celles qui participaient aux *panty party*. Aucune n'avait fait de couture depuis longtemps. J'ai décidé de leur donner le matériel et d'acheter ce qu'elles auraient produit en une semaine. Le design fut décidé mais nos premières productions étaient approximatives et mal cousues. J'étais cependant heureuse à l'idée que nous pouvions fabriquer quelque chose qui n'existait nulle part ailleurs.

Je cherche, par la diffusion de ce produit, à faire connaître notre existence et parce que les réseaux de l'économie monétaire sont extrêmement puissants, nous avons été immédiatement mis en contact avec beaucoup de personnes. Actuellement, Nora fonctionne avec une division en trois activités : la production, la vente et le développement. Mais, en réalité, nous ne sommes que trois et cinq personnes. Par conséquent, nos objectifs sont modestes et nous produisons et vendons lentement, environ 30 serviettes par mois.

J'aimerais à présent parler de la vie des membres de Nora.

A part moi, qui habite sous une tente, les autres membres vivent dans la rue. Il est extrêmement difficile pour une femme de vivre dans la rue.

Par exemple, nombreuses sont celles qui ne peuvent dormir qu'assises, même si elles sont avec d'autres personnes et qu'elles utilisent ce lieu depuis plusieurs années. C'est parce qu'elles ont été victimes de pervers ou de violences sexuelles.

De plus, lorsqu'elles utilisent les Mc Donald ouverts 24h/24, il arrive qu'elles s'en fassent chasser. Ainsi, lorsqu'elles sont restées longtemps durant la nuit, on leur annonce que l'entrée du magasin leur est désormais interdite, la police est appelée et elles sont expulsées de force. Pour les femmes vivant dans la rue, il est très important de pouvoir se réfugier dans les magasins afin d'assurer leur propre sécurité ou pour se protéger de la pluie ou de la neige. Mais même si elles paient, elles se font chasser sous prétexte qu'elles transportent de gros bagages, qu'elles gâchent l'ambiance du magasin ou « parce qu'elles sont sans-abri. »

Dans le froid de l'hiver, on a beau chercher, il n'y a pas d'endroit où passer la nuit. Il est fréquent qu'elles soient chassées par les gardiens des auvents d'immeubles où elles se réfugient. Celles qui ont été victimes de violence par des hommes ne peuvent plus dormir à proximité, même s'il s'agit de sans-abri avec qui elles discutent facilement par ailleurs.

En dehors des *panty party* et de Nora, il n'existe pas d'endroit où les femmes peuvent se retrouver entre elles. Il est fréquent que les sans-abri hommes laissent la priorité aux femmes. C'est évidemment d'un grand secours. Cependant, dans cette configuration, les femmes, peu nombreuses parmi les sans-abri, sont entraînées dans une lutte pour la survie, avec ses avantages et ses inconvénients, qui les met en compétition les unes avec les autres. Pourtant, les femmes sans-abri se préoccupent beaucoup de la santé et de la sécurité des unes et des autres, et se protègent mutuellement. C'est parce qu'elles veulent pouvoir se retrouver ainsi entre personnes de même statut et se détendre en toute sécurité.

À Nora, nous ne pouvons produire beaucoup de serviettes. Nous ne travaillons pas assises au chaud en regardant la télé, nous cousons point par point, exposées au vent et à la pluie, au pouvoir étatique ou à la discrimination des citoyens. C'est pour cela que les points sont lâches et il nous est bien impossible de coudre mieux.

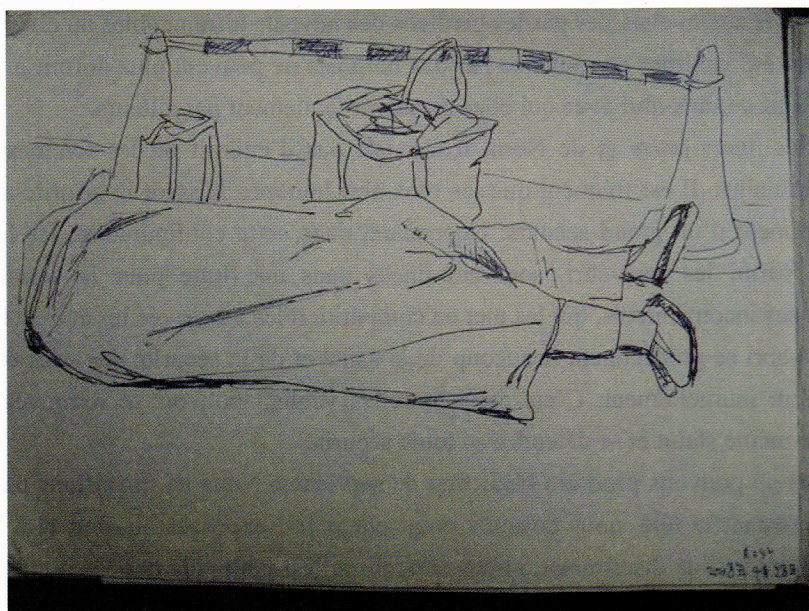
J'aimerais maintenant parler de la vie à la rue.

Se rassembler et dormir ensemble est un moyen pour les sans-abri d'assurer leur sécurité. Cependant, il est très difficile pour une femme d'entrer dans cette communauté masculine. C'est pourquoi j'ai le sentiment qu'il est nécessaire de créer entièrement un lieu et une culture pour les femmes.

Près d'une gare, il y a une autoroute, une voie ferrée et une nationale qui se chevauchent sur trois niveaux. Au pied de ce viaduc, quelques sans-abri vivaient dans des habitations de carton. À l'automne 2007, l'école d'art locale et l'association de quartier ont peint les murs du viaduc. Et une fois les peintures réalisées, les sans-abri ont été chassés sous prétexte qu'ils empêchaient de voir les fresques. L'art est donc utilisé dans le cadre de travaux publics pour chasser les sans-abri. Il est fréquent que l'art public soit ainsi utilisé. J'ai alors réalisé une performance devant ce viaduc pour sensibiliser d'autres artistes à ce problème. Dix jours plus tard, début décembre, des sans-abri qui s'étaient réfugiés dans un souterrain à proximité du viaduc ont été chassés par les gardiens. C'était en plein hiver et ne pas dormir dehors par cette température

glaciale était une question de vie ou de mort. Quelques jours après, un large mouvement de protestation organisé par des associations de soutien eut lieu.

Cependant, le lendemain, quelque chose de terrible arriva. Un incendie d'origine inconnue se déclara dans un carton où vivait une personne et le carton brûla entièrement. Cette personne ne fut pas blessée mais, en état de choc psychologique, elle dut être hospitalisée. Les expulsions et les incidents se multiplièrent ensuite et l'inquiétude grandit. Surtout, la méfiance s'installa et la communauté cessa alors rapidement de fonctionner.



Les lieux furent nettoyés de toute trace d'incendie et devinrent aussi propres qu'un sou neuf. Mais il est resté nettement, sur le mur et le sol, l'empreinte noire des flammes. Dans ces traces de cendres noires, il m'a semblé voir des ténèbres sans espoir et sans lumière. J'ai voulu que ces traces noires évoquent désormais la queue d'une comète. J'ai alors cousu une étoile sur le dos de mon manteau et j'ai commencé à dormir à cet endroit. C'est ainsi qu'a commencé ma vie dans la rue. D'abord, il faisait tellement froid que je n'ai pas pu dormir. J'ai rapidement appris que ceux qui dormaient près de la gare utilisaient des cartons pour se protéger du froid. Grâce à cela, j'ai pu échapper au froid. Cependant, ce qui m'a le plus éprouvé, au-delà de tout ce que j'avais imaginé, ce sont les attaques dont j'ai été l'objet. Je ne sais pas si c'était parce que c'était la fin de l'année mais des passants ivres donnaient des coups de pied et tapaient sur le carton dans lequel je vivais. C'était vraiment horrible. Je ne pouvais presque jamais dormir. J'ai demandé conseil à des personnes vivant dans des cartons et elles m'ont répondu « il vaut mieux avoir la tête qui dépasse un peu du carton. Ils ne font pas ça à une personne en chair et en os. » Ils m'ont cependant prédit que, comme j'étais une femme, je risquais d'être encore

davantage ennuyée. Et c'est vrai qu'à l'époque, quand j'entrais ou sortais de mon carton, des passants hommes venaient me voir en me demandant : « pourquoi est-ce que tu ne te prostitues pas ? ».

Alors, comment dormir en sécurité ? La question était toujours là.

J'ai repris l'idée de l'étoile et j'en ai fabriqué beaucoup dans du papier argenté que j'ai ensuite collées sur le mur et le sol noircis ainsi que sur mon carton. J'ai essayé de me protéger grâce à leur éclat. Ma stratégie était de transformer cet espace afin de désamorcer les pulsions conduisant les passants à me donner des coups de pied.

Dans le carton, j'ai essayé de dormir et j'ai demandé aux étoiles de faire en sorte que les bruits de pas que j'entendais s'éloignent sans que je n'aie de problème. Mais les étoiles se sont déchirées. Un sans-abri qui passait ses nuits à faire le ménage a ramassé mes étoiles. Alors que je dormais tranquillement dans mon carton, on m'a jeté une chaise en métal. Je suis aussitôt sortie pour enlever la chaise du carton et j'ai vu un homme qui s'enfuyait sur son vélo.

J'étais sur le point d'abandonner. Mais j'ai retrouvé courage quand j'ai appris que les sans-abri du quartier appelaient leur maison de carton des « fusées (*rokketo*) ». Dormir dans une fusée de carton, c'est comme faire un voyage dans l'espace. On ne sait pas ce qui peut se passer. Mais en utilisant ces « fusées », on crée un lien entre nous et on s'approche de quelque chose qui serait de la solidarité et d'un sommeil en toute sécurité. Cette idée née de la vie dans la rue m'a sauvée et comme elle me rappelait l'image que j'avais eue en créant mes étoiles, j'ai refait d'autres étoiles, plus nombreuses, et je n'ai pas abandonné.

Je les ai collées sur ma fusée et comme j'y dormais tous les jours, les gens ont fini par se dire que c'était un lieu suffisamment sûr, puisqu'une femme y dormait. Un autre carton-fusée est apparu à côté du mien, puis toute une rangée de cartons-fusées, jusqu'à former une ville de cartons-fusées. Avec l'augmentation du nombre de résidents, les attaques ont presque disparu.

Une fois que l'on parvient à dormir, il faut ensuite manger. J'ai développé l'idée de cuisiner et prendre des repas entre sans-abri et j'ai lancé le projet « Cuisine 246 », afin de permettre aux sans-abri vivant dans la rue et ceux qui n'y vivent pas de cuisiner ensemble. L'objectif était de permettre à ceux qui vivent dans la rue et aux simples passants de partager un repas. Pour les ingrédients, nous utilisions les restes laissés par les magasins du quartier et la nourriture en trop que des connaissances nous apportaient ; nous cuisinions et nous mangions tous ensemble. S'il est vrai qu'il faut manger pour vivre, alors manger ensemble est un acte très important qui permet de vivre ensemble. S'il y a quelque chose de bon à manger, même ceux qui veulent nous agresser viendront peut-être manger avec nous. Ainsi, un bon repas, ce n'est pas seulement accorder de l'importance à ce que l'on mange, mais aussi à la manière dont on le mange et avec qui on le partage. Des hommes ont également participé aux repas et ont ainsi appris à faire la cuisine. Bien sûr, si l'on n'a pas envie de cuisiner, on peut se contenter de

manger. Comme nous utilisons de la nourriture qui était destinée à être jetée, même si l'on ne fait que manger, on joue un rôle important.

En créant Nora et Cuisine 246, j'ai voulu créer un espace qui soit convivial et ouvert au monde. Les femmes et les minorités sexuelles qui vivent dans la rue sont éparpillées dans l'espace urbain, s'en font exclure et sont toujours en mouvement. Il leur est donc difficile de se rencontrer. Même si elles se rencontrent, beaucoup se méfient ou sont agressives. Elles se comportent sans doute ainsi parce qu'elles ne vivent pas dans une communauté dans laquelle elles peuvent se sentir en sécurité et doivent donc en permanence se méfier. De plus, on peut penser que si elles ne se comportent pas ainsi, elles ne seront pas traitées aussi bien que les hommes.

Il est encore très difficile pour une femme de dormir dehors. Je pense que ce n'est pas un problème lié à la question sans-abri mais plutôt à la manière dont l'espace public, par exemple la rue, est utilisé.

Concernant l'espace public que constitue la rue, il y a quelque chose dont je me réjouis. Là où je dormais l'année dernière, les agressions ont beaucoup diminué. C'est parce qu'au début de l'année, le village des travailleurs intérimaires (*haken mura*), dans le parc de Hibiya, a attiré l'attention de nombreux média et cela a changé le regard des citoyens. Cela nous a beaucoup aidés et en même temps, cela m'a permis de réaliser que l'image des sans-abri était largement conditionnée par les médias.

Cependant, dans le village des travailleurs intérimaires, il n'y avait que quelques femmes. En réalité, il y a beaucoup de femmes qui, après avoir fui leur domicile, ont erré et ont failli mourir avant d'être secourues par des sans-abri. Même maintenant, je pense qu'il y a beaucoup de femmes errantes. Pourtant, elles sont invisibles parce qu'il n'y a pas encore de lieu accessible où elles pourraient se reposer en toute sécurité. En septembre dernier, le réseau « Femmes et pauvreté » a été mis en place. Des femmes de toutes situations sociales s'y rassemblent et œuvrent pour rendre enfin visible la pauvreté des femmes.

Je n'ai pas envie que femmes sans-abri soit synonyme de malheur. Certes, nous vivons dans une société où il est difficile pour une femme de vivre dans la rue. Mais avant cela, ces femmes vivaient sans doute une situation encore plus difficile.

Ce n'est pas de notre faute, en tant que sans-abri ou en tant que femme, si nous sommes victimes de violence, de violence sexuelle ou de critiques ou si l'on est chassé. Je ne veux pas qu'on me vole mon plaisir de vivre. Dans cette société encore fermée, je veux, en utilisant mon imagination, créer des interstices et, à partir de là, promouvoir une société bien plus ouverte.

Traduction : Mélanie FRANÇOIS, David-Antoine MALINAS